

FEMMES ET GENOCIDE RWANDAIS : DE LA VICTIME A LA COMPLICE DANS LES ŒUVRES LITTÉRAIRES

Mariama OUMAROU NA-AWA

*Département de Lettres, Arts et Communication de la FLSH de l'Université
Abdou Moumouni de Niamey
rirose212@gmail.com*

Résumé

La guerre et son corollaire mettent à nu les dérives de l'humanité devant les multiples atteintes aux droits humains observés. Les victimes les plus vulnérables restent néanmoins les femmes et les enfants qui sont faibles et se retrouvent à la merci des assaillants devant le recul des institutions de l'Etat. Ainsi, durant le génocide rwandais de 1994, des femmes ont été systématiquement violées, mutilées et tuées en raison de leur appartenance ethnique. Cette image de la femme torturée inonde les récits portant sur ce conflit de très courte durée mais extrêmement sanglant. Mais la femme c'est aussi celle qui accompagne, voire qui participe à ce massacre de masse. Les ouvrages de ce corpus donnent cette double image de la femme. Ils présentent la femme tutsie comme une victime, puis la femme hutue comme la complice du bourreau.

Mots-clés : *génocide, femme, victime, complice.*

Abstract

The war and its corollary lay bare the excesses of humanity in the face of multiple violations of human rights observed. The most vulnerable victims nevertheless remain women and children who are weak and find themselves at the mercy of the attackers in the face of the decline of state institutions. Thus, during the Rwandan genocide of 1994, women were systematically raped, mutilated, and killed because of their ethnicity. This image of the tortured woman floods the accounts of this very short-lived but extremely bloody conflict. But the woman is also the one who accompanies, even participates in this mass massacre. The works of this corpus give this double image of the woman. They present the Tutsi woman as a victim, then the Hutu woman as the accomplice of the executioner.

Key words: *genocide, woman, victim, complicit.*

Introduction

Le XX^{ème} siècle fut marqué par trois génocides. Tout d'abord, il y a le génocide Arménien d'avril 1915 à juillet 1916 dont le nombre de morts est compris entre 1 million 200 mille et 1 million 500 mille. Ensuite vient la Shoah de 1941 à 1945 conduisant à l'extermination d'environ cinq (5) à six (6) millions de Juifs durant la deuxième guerre mondiale. Le

troisième est celui du Rwanda d'avril à juillet 1994 ayant entraîné la mort d'environ 800000 à 1 million de personnes. L'holocauste rwandais fut le plus court et le plus sanglant de ce siècle en raison de la proximité qui existait entre les bourreaux et les victimes d'une part, et de l'implication massive des civils hutus dans le massacre de l'ethnie minoritaire tutsie d'autre part.

Ces violences ont eu des conséquences considérables sur la population, surtout les enfants et les femmes qui sont les victimes les plus vulnérables en période de conflit. En effet, ils se font, dépouiller et massacrer de tous les côtés aussi bien par les militaires, les miliciens que les civils hutus. Les Tutsis ont été massivement assassinés ainsi que les Hutus modérés qui ne partageaient pas la même folie meurtrière des membres de leur ethnie. Durant ces jours de violence extrême, les femmes tutsies ont été systématiquement violées, torturées et tuées. Certaines femmes hutues ont aidé ou participé à cette campagne de terreur en encourageant les tueurs, pillant les victimes ou tuant carrément celles qui se cachaient ayant échappé à la vigilance des hommes.

Notre article se base sur un corpus de cinq ouvrages portant sur le génocide. Il s'agit de : *Murambi, le livre des ossements* de Boubacar Boris Diop, *La Mort ne veut pas de moi* de Yolande Mukagasana, *Génocidé* de Révérien Rurangwa, *Une saison de machettes* de Jean Hazfield et *L'Ombre d'Imana, voyage jusqu'au bout du Rwanda* de Véronique Tadjo. La présente étude va à travers ce corpus varié, mettre l'accent sur le comportement de la femme pendant ces massacres et surtout l'image qui en est donnée par les écrivains. Il s'agira d'abord d'étudier l'image de la victime, la femme tutsie, véhiculée par les œuvres précitées, puis d'établir le degré d'implication des femmes hutues dans ces tueries.

1. La femme tutsie, entre victimisation et héroïsme dans la littérature

Dans la littérature du génocide, la femme est diversement représentée. En effet, selon son ethnie, elle apparaît tantôt comme une victime tantôt comme une complice du bourreau. La victime c'est la femme tutsie dont l'ethnie était terrorisée sur des décennies. La complice c'est la femme hutue qui est impliquée dans les massacres et qui s'est rarement préoccupée du sort des victimes.

1-1 : La victimisation de la femme par les écrivains

La notion de victime a évolué au cours des siècles. Du latin « victima » désignant : « une créature vivante offerte en sacrifice aux dieux » en remerciement des faveurs reçues, le terme victime se généralise au 20^{ème} siècle et gagne l'ensemble des champs de la société, c'est-à-dire tous les domaines. Au 21^{ème} siècle, il devient d'abord banal, puis revêt une signification religieuse avec la montée en flèche du fondamentalisme fanatique. En 1985, selon l'Assemblée Nationale des Nations unies :

On entend par "victimes" des personnes qui, individuellement ou collectivement, ont subi un préjudice, notamment une atteinte à leur intégrité physique ou mentale, une souffrance morale, une perte matérielle, ou une atteinte grave à leurs droits fondamentaux, en raison d'actes ou d'omissions qui enfreignent les lois pénales en vigueur dans un Etat Membre, y compris celles qui proscrivent les abus criminels de pouvoir. (II.Victimes-UNODC consulté le 14 mars 2024)

En 2001, le conseil de l'Union Européenne définit ce mot comme : « la personne qui a subi un préjudice, y compris une atteinte à son intégrité physique ou mentale, ou une souffrance morale ou une perte matérielle, directement causé par des actes ou des omissions qui enfreignent la législation pénale d'un état membre » (32001F0220-FR consulté le 14 mars 2024). En partant de ces définitions, on peut conclure qu'une victime est toute personne qui souffre physiquement ou moralement suite à un événement qui lui a été infligé.

Selon son degré d'implication dans l'événement, on distingue deux types de victime : la victime directe et indirecte. La victime directe c'est celle qui a été confrontée : « au chaos, au sentiment de mort imminente et d'horreur ». Donc c'est celle qui a expérimenté ou été témoin d'un incident violent qui blesse ou menace physiquement ou psychologiquement et qui la confronte avec une mort certaine ou possible. En partant de cette catégorisation, tous les personnages se trouvant en zone de guerre, ayant été pris pour cible sont potentiellement des victimes directes. Parmi elles, on peut ajouter le personnel des organisations humanitaires ayant été directement exposé aux horreurs de la guerre. La victime indirecte n'a pas été témoin de l'événement mais elle est quand même concernée par lui et/ou ses conséquences du fait de sa

proximité avec la victime directe. Les femmes de ce corpus ont été traumatisées par ce conflit, les écrivains reviennent sur le comportement atroce des bourreaux à l'égard de ces dernières.

1-1-1 : Le viol comme arme de guerre

Selon ONU FEMMES : « Le viol est tout acte de pénétration vaginale, anale ou orale non consentie, commis sur une autre personne en utilisant une partie du corps ou un objet. » (Formes de violence ONU femmes consulté le 14 mars 2024). De par cette définition, il ressort qu'on parle de viol dès lors qu'il y a relation sexuelle sous la contrainte qu'elle soit physique, morale, psychologique, relevant d'un abus de pouvoir, ou d'une détention.

Les violences sexuelles ont de tout temps existé pendant les guerres. En effet, le viol est le propre de tous les conflits qu'il soit commis à faible ou grande intensité. La seule différence c'est qu'il est passé d'une pratique profitant du chaos de la guerre à une véritable stratégie de guerre. De l'antiquité à l'époque moderne en passant par le Moyen-âge, les femmes étaient une partie intégrante du butin de guerre qui revenait au vainqueur, donc ici le viol est considéré comme une récompense du vainqueur.

« Le viol est vu comme une part intégrante du pillage, un droit de disposer des femmes que s'arrogent les vainqueurs au fil de leur avancée. Durant les guerres de conquêtes-celles qui emmènent le combattant loin de chez lui et pour longtemps-le viol est même considéré comme une récompense personnelle, utile au moral des troupes ». (COMPRENDRE LE VIOL DE GUERRE (1/6) -L'histoire des violences (consulté le 25 avril 2020)

Le désir d'anéantir l'autre, aller aussi loin que possible dans sa chair, s'attaquer à sa fécondité conduit à toutes les formes de mutilation, de la castration à l'éventration en passant par les viols collectifs, les viols avec des outils ou l'introduction de tessons dans le vagin. Les blessures physiques infligées aux femmes pendant ces viols les empêchent même si elles survivent de reconstruire une vie sexuelle normale après la guerre. Les séquelles psychologiques viennent de l'incapacité de la victime (parce qu'elle a honte) de réintégrer sa communauté d'origine même quand cette dernière ne l'exclut pas en la considérant comme souillée.

Beaucoup d'écrivains ont dans leurs œuvres, évoqué entre autres formes de violence les viols collectifs dont ont été victimes un nombre important de femmes pendant le génocide rwandais. C'est le cas de Benjamin

Sehene dans *Le Feu sous la soutane, un prêtre au cœur du génocide rwandais*, à travers son personnage principal, le père Stanislas. Le romancier y dénonce l'implication d'un prêtre dans le massacre et le viol de ses protégées pendant le génocide. Spécieuse est la première femme qu'il a recueillie chez lui, elle était recherchée par les miliciens. Il lui propose un abri en ces termes : « Tu peux venir t'installer ici avec tes enfants. Tu es très belle, tu sais et il y a longtemps que je t'ai remarquée. Alors... On pourrait s'arranger tous les deux, n'est-ce pas ? Que dis-tu de ma proposition ? » (Sehene,2005 :8). Elle fut la première à s'installer chez lui. En contrepartie, elle doit vivre maritalement avec son hôte.

Progressivement, viennent s'ajouter Dafrose, Assumpta et trois autres filles qui ne sont pas nommées dans le roman. : « Me voici doté d'un véritable harem. Pour mon plus grand plaisir, elles partagent mon lit à tour de rôle tous les soirs. [...] Chaque fille a sa particularité et m'inspire une joie distincte » (Sehene,2005 :78). Si des femmes acceptent les propositions venant de ce genre de personnes, c'est pour se soustraire aux viols collectifs au bout desquels, quand elles ne sont pas tuées, elles se retrouvent avec des séquelles à vie.

Les ouvrages du corpus évoquent abondamment les viols des femmes car c'est un conflit au cours duquel il été constaté un nombre impressionnant de violences sexuelles. En effet, les soldats et les miliciens acteurs des violences de 1994 au Rwanda, ont violé systématiquement les femmes tutsies avant de les mutiler. Les œuvres qui évoquent ce drame détaillent les viols des femmes souvent des viols collectifs et surtout par des hommes infectés par le Sida.

Boubacar Boris Diop rappelle dans *Murambi, le livre des ossements*, le comportement abject d'un prêtre qui se servant de la confusion née de la situation de guerre où tout est permis, a profité de la vulnérabilité des femmes pour leur imposer des relations sexuelles en échange de sa protection. Une de ses victimes s'adresse à Jessica : « Le prêtre fait du chantage aux gens qui sont là-bas, dit-elle. Il envoie à la mort celles qui refusent de coucher avec lui » (B. Diop,2000 :111). Les victimes ont le choix entre accepter des relations sexuelles avec lui ou subir un viol collectif avant d'être tuées par les miliciens ou les Hutus impliqués dans les violences.

Des scènes de viol collectif sont fréquentes dans les zones de conflit et irriguent les écrits qui revisitent les guerres. Outre le traumatisme du viol, les victimes se retrouvent avec des maladies vénériennes ou des

déchirures vaginales. Dans *Murambi, le livre des ossements*, Jessica décrit avec force détails ces violeurs qui s'organisent dans une file d'attente.

Vingt ou trente types sur un banc. Certains d'un âge respectable. Une femme, parfois une frêle gamine, est étendue contre un mur, jambes écartées, totalement inconsciente. Il n'y a aucune violence chez ces braves pères de famille. Cela m'avait glacé le sang de les voir ainsi parler de choses et d'autres à l'instant où toute une vie se défaisait à jamais sous leurs yeux. Et parmi les violeurs il y a presque toujours, exprès, des malades du sida. (B. Diop,2000 :112).

Yolande Mukagasana dans *La Mort ne veut pas de moi* parle ainsi d'une victime de viol qu'elle a traitée à l'église : « Une femme me raconte qu'elle a été violée tant de fois qu'elle ne peut plus s'asseoir. Elle a de la fièvre. J'examine son vagin. Infection généralisée. Même l'anus est atteint, purulent » (Mukagasana,1997 :236-237). Une autre femme qu'elle a aidée après une fausse couche, se confie à elle : « Au début des massacres un milicien m'a séquestrée chez lui pendant deux semaines et m'a violée chaque soir. Il me violait après le travail, quand sa machette était encore sanguinolente. » (Mukagasana,1997 :238).

Jean Hatzfeld dans *Une saison de machettes*, évoque aussi des scènes de viol notamment à travers le témoignage d'Alphonse l'un des dix prisonniers qu'il rencontrait fréquemment : « Il y a des tueurs qui s'appropriaient des filles dans les marigots ; ça les contentait et leur faisait oublier les pillages » (Hatzfeld,2003 :98). Le viol des filles est considéré comme une détente pour ces tueurs que les tueries fatiguaient par moment. Un autre personnage du même groupe, Adalbert, donne les précisions suivantes sur les catégories de violeurs

« Il y avait deux catégories de violeurs. Ceux qui prenaient les filles, et les utilisaient comme femmes jusqu'à la fin, jusque dans leur fuite au Congo parfois. Eux, ils profitaient de la situation pour coucher avec des Tutsies fignoles, mais en échange ils leur montraient un petit quelque chose de considération. Et ceux qui les attrapaient juste pour blaguer avec le sexe en même temps que la boisson. Eux, ils les forçaient un court moment et les donnaient à tuer aussitôt après ». (Hatzfeld,2003 :109).

Véronique Tadjo évoque dans *L'Ombre d'Imana voyage jusqu'au bout du Rwanda*,

le viol d'une Zairoise qui ressemblait fortement à une Tutsie. Après avoir tué son fils, les militaires l'ont violée pendant qu'elle était inconsciente : « Quand je me suis réveillée, c'était la nuit. J'avais mal dans le sexe et ma robe était déchirée, j'ai pleuré, il n'y avait plus personne dans la maison... »

(Tadjo,2000 :101). Annonciata l'épouse de Karl a subi un sort pire dans la mesure où, elle s'est retrouvée au lendemain du génocide malade du sida. Elle a été tellement traumatisée qu'elle avait du mal à communiquer avec son mari qui était absent du pays pendant les massacres.

Un soir, alors qu'il se tenait à son chevet, elle avait rassemblé ses dernières forces et lui avait confessé sa souffrance. Des miliciens l'avaient violée à plusieurs reprises sur le bord de la route. Elle avait marchandé la vie de ses enfants. Des nuits durant, les hommes qui gardaient la barrière s'étaient servis d'elle. (Tadjo,2000 :85).

En dehors des viols systématiques dont ont été victimes beaucoup de femmes, on trouve aussi des scènes de mutilation d'une rare violence à l'égard de ces dernières.

1-1-2 : Les scènes de mutilation

Du fait de la singularité des armes utilisées lors des massacres au Rwanda, Les mutilations étaient devenues fréquentes. Les génociteurs ont fait un carnage au sein de la population cible, ce qui inclut le massacre des hommes, femmes et enfants. Les femmes sont mutilées de façon singulière. En effet, nombreux sont les bourreaux qui de façon consciente ou non s'attaquent au vagin ou au ventre symbole de la maternité. Theresa Mukandori dans *Murambi, le livre des ossements*, est ainsi décrite :

La jeune femme avait la tête repoussée en arrière et le hurlement que lui avait arraché la douleur s'était figé sur son visage encore grimaçant. Ses magnifiques tresses étaient en désordre et ses jambes largement écartées. Un pieu-en bois ou en fer, Cornelius ne savait pas, il était trop choqué pour s'en soucier- était resté enfoncé dans son vagin. (B.Diop, 2000 :89)

En parlant de cette même femme, Véronique détaille : « On lui a ligoté les poignets, on les a attachés à ses chevilles. Elle a les jambes largement

écartées. [...] Elle a été violée. Un pic fut enfoncé dans son vagin ». (Tadjo, 2000 :20)

Dans *Génocidé*, Simon Sibomana éventre la mère du narrateur : « Une haine noire, mortelle, intense, inextinguible et totale qui ne fait que redoubler, se multiplier soixante-dix-sept fois, lorsque Sibomana prend tout son temps pour ouvrir le ventre de ma mère [...] ». (Rurangwa, 2006 :48) Il raconte aussi la mort de Gracia Musabende, une jeune maman qui a vu ses jumeaux décapités avant qu'elle ne soit tuée. En effet : « Des survivants attestent que les tueurs, après avoir fracassé le crâne des deux bébés contre la muraille rose de l'édifice, ont plongé le visage de la mère dans le sang de ses enfants avant de l'immoler ». (Rurangwa, 2006 :61).

1-2 : L'héroïsme des femmes face à la mort

L'héroïsme se définit comme : « ce qui est propre au héros. Acte de héros » (Le dictionnaire Littré). Une autre définition beaucoup plus précise apporte des éclaircissements sur la nature des actes considérés comme héroïques. Selon elle, l'héroïsme : « c'est l'ensemble des vertus qui font le héros : courage, bravoure, sacrifice. ». Tous les personnages de ce corpus évoluent dans un univers sanglant. Les victimes sont constamment apeurées mais cela ne les empêche pas de garder leur dignité et de se battre honorablement pour leur survie. Une autre catégorie de personnages évolue aussi dans la peur, celle qui au péril de sa vie, aide les victimes. Il s'agit des personnes qui travaillent dans l'action humanitaire. Ainsi, l'héroïsme se situe aussi bien du côté des victimes que des personnes qui leur viennent en aide de façon désintéressée.

1-2-1 : L'héroïsme des adjuvants

Les adjuvants sont selon la classification de Greimas, les personnages, événements ou objets positifs qui aident le héros dans l'accomplissement de sa quête. Dans les romans qui revisitent les guerres africaines, ils s'illustrent par un courage exceptionnel puisqu'ils aident les réfugiés ou les fugitifs au péril de leur vie. Dans la littérature du génocide rwandais, les Tutsis ont profité du secours des prêtres locaux ou étrangers mais également celui d'autres citoyens appelés Hutus modérés.

Muganga a passé dix jours sous un évier chez Emmanuelle, une de ses anciennes patientes qui a osé braver l'interdiction clanique pour cacher une personne recherchée. Elle savait qu'elle prenait des risques énormes

car elle sous-louait chez Déo, un milicien féroce officiant à la barrière de leur zone. Ce dernier a d'ailleurs passé son temps à la menacer en promettant de la livrer aux miliciens s'il découvrait Muganga chez elle : « Déo lui lance une bordée d'injures, lui hurle qu'elle n'a plus que quelques minutes à vivre, parce que maintenant tout le monde sait qu'elle cachait Muganga sous son évier » (Mukagasana, 1997 :133)

Malgré la peur d'être démasquée à tout moment par son voisin soupçonneux, elle continue de s'occuper de la fugitive la plus recherchée du quartier. Elle l'aide à s'échapper du quartier avec la complicité des militaires hutus et des prêtres étrangers. Ainsi, Emmanuelle va exposer sa vie en sortant dans les rues de Kigali, jonchées de cadavres et pleines de miliciens pour venir en aide à Muganga. Ici, c'est l'humanisme qui atteint son point culminant et libère sa part d'épique : « A une barrière, on a prétendu que sa carte d'identité hutu était falsifiée. Elle n'a échappé à la mort qu'en feignant de se fâcher contre les serpents. Ailleurs, on lui a demandé pourquoi elle voyageait malgré l'interdiction. C'était pour sauver son beau-père hutu qui avait été pris en otage par des Tutsis, a-t-elle prétexté » (Mukagasana, 1997 :140).

Murambi, le livre des ossements magnifie l'héroïsme des Hutus qui cachent les Tutsis en fuite et qui vont jusqu'à choisir de mourir avec eux. Félicité Niyitegeka la religieuse hutue de Ruhengeri en est une. Elle abritait des Tutsis à qui elle faisait passer la frontière nuitamment. A la découverte de son manège, seule l'intervention de son frère, colonel de l'armée régulière, pouvait la sauver de la mort punitive. Malgré le choix qui lui a été donné, elle décide de mourir avec ses protégés sous les coups de miliciens : « je veux mourir avec eux » (B. Diop. 2000 :133). Elle laisse une lettre d'adieu à son frère : « Frère chéri, merci de vouloir m'aider. Mais au lieu de me sauver la vie et d'abandonner ceux dont j'ai la charge, les quarante-trois personnes, je choisis de mourir avec elles... » (B. Diop. 2000 :134). Son geste est une condamnation et une leçon jetées à la figure de la hiérarchie militaire de l'armée régulière. Ces hauts gradés ont gravement trahi leur rôle noble de protection des populations civiles.

1-2-2 : L'héroïsme des victimes féminines

Dans ce corpus, l'héroïsme se lit aussi dans le comportement des victimes qui décident de mourir dignement en affrontant la mort, en allant au-devant de leurs bourreaux. Muganga dans *La mort ne veut pas de moi*, recourt à cette tactique à chaque fois qu'elle se retrouve devant un

généocidaire : « Si tu veux me tuer, vas-y. Tu as une machette à la main. Va-y. Tue-moi. Et tue mes enfants par la même occasion » (Mukagasana,1997 :69). Solange fait de même en face de Déo : « Si tu es un homme, tue-moi ici même. Si tu sais utiliser ta machette, vas-y, coupe-moi la tête. Eh ! Mais tu n'as pas de courage, à ce que je vois. Tu ne sais pas tuer. Tu ne sais pas te servir de ta machette ». (Mukagasana,1997 :135).

Hilde agit de même en se rendant à la barrière : « [...] Je me rends de ce pas à la barrière pour y annoncer que le peuple élu de Dieu est tutsi. Je vous suis bien reconnaissante » (Mukagasana,1997 :125). La narratrice apprend par le biais de son hôtesse et bienfaitrice des détails sur la mort de sa sœur : « Elle souriait sous le coup de la machette » (Mukagasana,1997 :126). Non seulement, elle se livre elle-même, mais en plus, elle accueille la mort avec sourire.

Véronique Tadjou dans *L'ombre d'Imana, voyage jusqu'au bout du Rwanda*, présente une combattante Anastasie qui, aidée par un groupe de résistants, avait vaillamment affronté les miliciens : « Malgré son jeune âge, Anastasie faisait partie du groupe de résistants qui tint les milices à distance pendant plusieurs semaines ». (Tadjou,2000 :77). Cette jeune fille a été violée par son frère, mais elle surmonte ce traumatisme et se distingue des autres combattants par son comportement héroïque.

2. L'implication de la femme dans les massacres

Durant les cent jours du génocide, les femmes hutues ont à l'instar de leurs maris, répondu à l'appel au massacre. Elles les ont encouragés et se sont par moment distinguées sur le théâtre des événements en dépouillant les morts et en dénonçant les survivants pour que les hommes viennent les achever. Rares étaient celles qui déconseillaient aux hommes de tuer.

2-1 : De l'incitation à l'encouragement des bourreaux

Tout comme pour les hommes, on retrouve l'implication de nombreuses femmes hutues dans les massacres des Tutsis. En effet, la présence des femmes aux alentours ou sur les sites d'extermination est largement évoquée par les écrivains du corpus. En général, elles sont accompagnées par des enfants qui les assistent et dont elles assurent l'initiation dans cette entreprise dégradante.

Rares sont celles qui ont critiqué ouvertement la participation de leurs maris dans ces violences. Le plus souvent, elles les y encouragent. Certaines vont jusqu'à proférer des menaces à l'encontre des Tutsis à qui elles promettaient une fin atroce. C'est le cas de Mayimuna, un personnage de Yolande Mukagasana : « Je vais lui couper les seins, qu'elle a dit Mayimuna, qu'ils tomberont comme des mangues pourries » (Mukagasana, 1997 :106). Cette femme qui a pourtant bénéficié des services de l'héroïne, infirmière à l'époque, n'hésite pas en ces jours troubles de vouloir la tuer.

D'autres femmes dans le même roman se contentent juste de dénoncer en faisant appel aux miliciens de la barrière : « Une femme se met à pousser ce cri caractéristique de notre culture africaine, et qui consiste à chanter un son continu en le martelant du plat de la main sur la bouche. Aussitôt, trois autres femmes apparaissent, les unes profèrent des injures, les autres appellent les gardes-barrière » (Mukagasana, 1997 :66). Ces cris de dénonciation rythmaient le quotidien des Hutues et faisaient planer un climat de peur dans la vie des Tutsis qui sillonnaient le quartier en espérant pouvoir échapper aux crimes de proximité.

Certaines Hutues sillonnent les barrières pour se renseigner sur le sort de leurs ennemies tutsies. C'est le cas de Valérie Rumiya, une Hutue qui passait son temps à décrire Rosa Karéméra aux miliciens pour s'assurer de sa mort : « Et cette Rosa Karéméra, êtes-vous bien sûrs de l'avoir tuée ? » (B. Diop, 2000 :117). Le seul tort pour lequel elle pousse les tueurs à ses trousses est lié à son comportement. Elle lui reproche : « de mépriser tout le monde, je ne dis jamais bonjour, je fais la grande dame » (B. Diop, 2000 :117). Le comportement de cette femme révèle une autre réalité, certains tueurs avaient leur liste de victimes. Chacun profitait de cette situation pour se débarrasser d'un rival, d'un voisin encombrant ou tout simplement de quelqu'un qui a réussi dans la vie.

Certaines femmes ont dissuadé leurs maris à tuer. Pauline, la femme de Déo le fait au risque de sacrifier la quiétude de son ménage : « Pauline pleure, elle supplie son mari de ne plus tuer, mais il lui assène une gifle en la menaçant de la dénoncer » (Mukagasana, 1997 :118)

2-2 : La présence des femmes sur le théâtre des événements

De nombreux récits sur le génocide rwandais évoquent la participation active des femmes dans les événements meurtriers de 1994. Jean Hatzfeld dans *Une saison de Machettes*, donne la parole à une dizaine de prisonniers

qui avaient tous massacré des Tutsis pendant le génocide. Par la voix d'un de ses personnages, l'écrivain rapporte la participation des femmes des trois collines à laquelle appartiennent son groupe de tueurs. Selon Léopold :

« On voyait des femmes qui fouillaient dans les maisons. Elles se risquaient jusque dans les marais, pour dénouer les pagnes des malheureuses qui venaient d'être tuées. Ça pillait tout, les bassines ; les tissus, les cruches, les images pieuses, les images de mariage ; partout, dans les maisons, dans les écoles, sur les morts ». (Hatzfeld, 2003 :98)

Dans *Génocidé*, Révérien Rurangwa dénonce cette participation des femmes hutus dans l'extermination des Tutsis :

« Les sœurs, les filles, les femmes des tueurs ont suivi ceux-ci dans la cabane. C'est un massacre en famille : sous le regard des enfants, les hommes coupent, les femmes et les filles pillent, détroussant les cadavres, fouillant les poches, arrachant les colliers, détachant les montres et les bracelets, emportant les souliers et les vêtements quand ils ne sont pas tachés de sang ». (Rurangwa, 2006 :47)

Le narrateur a surtout été marqué par la façon dont une des filles a déshabillé sa mère pour que sa robe qui lui plaisait ne soit pas tachée par le sang de la propriétaire une fois tuée : « Elle dénude entièrement ma mère. En riant. Sans doute veut-elle aussi humilier sa victime. Or l'humiliation est une blessure pire qu'un coup de machette ; elle ne se pardonne pas ». (Luangwa, 2006 :48). Autant son corps porte les stigmates du génocide, autant son cœur garde le souvenir de l'humiliation et la mutilation de sa mère.

Une autre implication des femmes est évoquée à travers le comportement naturel des filles qui se promènent sur les charniers. Ces dernières sont indifférentes au sang, à la puanteur et insensibles à la souffrance des blessés qu'elles narguent ainsi : « Les filles hutu parcourent la colline, zigzaguant au milieu des cadavres, en proposant de l'eau. C'est un piège. Dès qu'un agonisant demande à boire, elles le désignent à un milicien qui vient l'achever [...] ». (Rurangwa, 2006 :58)

Véronique Tadjo évoque dans son ouvrage le quotidien des prisonnières enfermées au lendemain du génocide pour leur participation dans les massacres. En compagnie de leurs enfants, elles ont pillé les victimes : « parfois même, la nuit, une mère de famille entraînait ses

enfants dans les maisons des victimes pour les piller et fouiller les cadavres afin de leur prendre tout ce qu'ils pouvaient avoir de précieux » (Tadjo,2000 :114). Ces scènes de pillages décrites par les témoins sont fréquentes dans les ouvrages sur le génocide. En plus des pillages, les femmes ont aussi participé aux carnages :

A coups de machettes, elles ont tué d'autres femmes, mutilé des enfants, achevé des hommes. Elles se sont mêlées aux miliciens et aux paysans armés encerclant les lieux où ceux qui tentaient de fuir avaient pris refuge. Elles sont entrées dans les hôpitaux, les églises, les écoles pour participer au carnage (Tadjo,2000 :114)

Tout comme les hommes, les femmes aussi ont joué un rôle important dans l'extermination des Tutsis. En participant, elles y ont activement entraîné les enfants les plongeant ainsi dans l'univers de haine construit par les adultes où l'autre du fait de sa différence doit forcément disparaître. La participation des femmes et des enfants donne une dimension collective aux massacres dès lors que toutes les franges de la société sont impliquées. Au lendemain du génocide, beaucoup de femmes et enfants se retrouvent en prison. Cette situation conduit à l'effritement du tissu social car de nombreuses familles se retrouvent dispersées. Le génocide a impacté aussi bien les familles tutsies que hutues.

Conclusion

La présente analyse vise, à travers une étude comparée, à mettre l'accent sur l'image de la femme telle que véhiculée dans la littérature du génocide. Cet article classe les figures féminines selon leur implication dans le conflit. Elles sont dans la catégorie des victimes ou celle des bourreaux lors de ce conflit à forte coloration ethnique. Ce travail a permis de décrire la souffrance des Tutsies qui sont les victimes mais aussi de situer le rôle, le degré d'implication des femmes hutues non sans oublier d'évoquer l'aide apportée par certaines femmes hutues aux Tutsies.

Références Bibliographiques

DIOP BORIS Boubacar, 2000, *Murambi, le livre des Ossements*, NEI, Abidjan 218 p,

HATZFELD Jean, 2003, *Une saison de machettes*, Seuil Paris, 320p,
MUKAGASANA Yolande, 1997, *La Mort ne veut pas de moi*, Fixot, 268p,
RURANGWA Révérien, 2006, *Génocidé*, Presse de la Renaissance, 189p,
SEHENE Benjamin, 2005, *Le Feu sous la soutane : un prêtre au cœur du génocide Rwandais*, l'Esprit Frappeur, Paris, 148p.
TADJO Véronique, 2000, *L'Ombre d'Imana, voyage jusqu'au bout du Rwanda*, Actes Sud, 131p,
<https://www.unwomen.org/fr/what-we-do/ending-violence-against-women/faqs/types-of-violence>
https://www.unodc.org/pdf/compendium/compendium_2006_fr_part_03_02.pdf <https://eur-lex.europa.eu/legal-content/FR/TXT/HTML/?uri=CELEX%3A32001F0220>
<https://www.notaweaponofwar.org/com...>